Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

8 | 1995
Varia

Des comparaisons animales homériques aux guerriers-fauves indo-européens

Dominique Briquel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/585>

DOI : 10.4000/kernos.585

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 31-39

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Dominique Briquel, « Des comparaisons animales homériques aux guerriers-fauves indo-européens », *Kernos* [En ligne], 8 | 1995, mis en ligne le 11 avril 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/585> ; DOI : 10.4000/kernos.585

Des comparaisons animales homériques aux guerriers-fauves indo-européens

Les animaux jouent un grand rôle dans la mythologie guerrière des Indo-Européens. C'est une donnée bien établie que le guerrier indo-européen, dans l'état de fureur, de folie destructrice, où le met le combat, subit une véritable métamorphose, se transforme en un animal sauvage. Il est dès lors une bête fauve – notamment un loup ou un ours, selon le modèle des loups-garous ou des *berserkir* germaniques – et tout un processus de « désécration » sera nécessaire pour lui permettre de réintégrer la vie normale des hommes lors de son retour de la guerre¹.

Or la Grèce ancienne a placé au centre de sa culture une épopée guerrière – l'*Iliade*, qui (avec l'*Odyssée*, qui, du fait de son sujet différent, nous occupera moins ici) était à la base de l'éducation des jeunes Hellènes. Historiquement l'épopée homérique renvoie à l'époque des *Dark Ages* de la Grèce – vraisemblablement davantage qu'à celle des temps mycéniens² – et nous met donc en présence d'un monde aristocratique où la guerre, ou des activités comparables, comme la chasse ou la razzia, sont le pôle essentiel de l'action de l'homme – de l'homme noble, bien sûr ! –, sont pour lui le moyen de prouver sa valeur et d'acquérir la gloire. Certes nous sommes en face d'une société hiérarchisée, dominée par une aristocratie, et on ne saurait appliquer sans au moins de fortes nuances des concepts guerriers indo-européens, comme par exemple la notion de *Männerbund*³. Il n'en paraît pas moins légitime, au moins à titre d'hypothèse de recherche, d'examiner si, dans l'épopée homérique et spécialement dans l'*Iliade*, à sujet plus directement guerrier, se laissent encore retrouver des traces de conceptions guerrières des Indo-Européens, et tout particulièrement de l'idée de la transformation du combattant en animal féroce dans le feu de la bataille.

¹ Pour toutes ces notions, G. DUMÉZIL, *Heur et malheur du guerrier*, Paris, 1985² [1969], p. 205-215; nous empruntons le concept de désécration à C. PICARD, *Les trophées romains*, Paris, 1957.

² Sur ce problème et les discussions à ce sujet, M. FINLEY, *Le monde d'Ulysse*, Paris, 1978².

³ Sur la question, ouvrage classique de S. WIKANDER, *Der arische Männerbund*, Upsal, 1938. L'épopée homérique garde évidemment la trace de compagnonnages guerriers, et si l'on veut de groupes masculins de guerriers (p. ex. cas emblématique d'Achille et de Patrocle). Mais on ne peut pas dire que ces héros homériques soient en marge de la société normale, telle du moins que la dépeint le poème.

*

* *

En fait un vaste champ d'investigation s'offre à l'étude de cette question : car les animaux interviennent très fréquemment dans les scènes de bataille de l'*Illiade*, par le biais de cette caractéristique de l'épopée, et spécialement de l'épopée homérique, que sont les comparaisons. Ce sont ces fameuses comparaisons homériques, où il est fréquent, sinon banal, de dire que les guerriers sont semblables à des animaux, et notamment à des lions. Peut-on dire que ces références animales prolongent la conception indo-européenne des guerriers-bêtes sauvages ?

Il nous faut d'abord préciser les données. Nous le ferons en utilisant le livre d'Annie Schnapp-Gourbeillon qui fournit une excellente base d'approche de la question, et sur lequel nous nous appuierons constamment⁴.

En premier lieu, quels sont les animaux qui interviennent, à qui les guerriers sont comparés ? On doit tout d'abord constater que ce ne sont pas les animaux on pourrait dire classiques de la mythologie guerrière indo-européenne, l'ours et le loup. Passe encore pour l'ours, relativement marginal pour la Grèce, mais le fait mérite d'être souligné pour le loup, autrement présent chez les Hellènes, dans la réalité de la faune et, ce qui importe plus ici, dans les représentations idéologiques (il suffit d'évoquer le thème de la lycanthropie). Or il est patent que les loups apparaissent peu dans ces comparaisons. On les rencontre surtout dans de courtes formules (« ils attaquent comme des loups », IV, 471; XI, 72). Il y a quelquefois de plus longs tableaux (XVI, 156-163, 352-355). Mais alors l'image est loin d'être uniquement positive. Les loups, au contraire du héros homérique, agissent en bande, ne font pas preuve d'un grand courage (ils attaquent p. ex. les petits d'un troupeau, non les bêtes les plus fortes), et manifestent cruauté et sauvagerie – ce qui en principe n'est pas souligné chez le héros. Au reste ce cas particulier rejoint le problème général de la représentation du loup en Grèce, qui a des aspects ambigus, pour ne pas dire négatifs, et ne fournit pas un modèle, pas même pour le guerrier, sauf dans des cas très particuliers⁵.

Par quoi cette absence est-elle compensée ? En fait, si on met à part le cas des oiseaux de proie (aigle, milan, vautour), qui fournissent matière à un certain nombre de comparaisons – mais où la valeur descriptive du tableau paraît l'emporter, et sans doute d'autres valeurs (p. ex. relation par l'aigle avec Zeus) –, on rencontre deux animaux dans ce type de comparaisons : le sanglier et, surtout, dans une écrasante majorité des exemples (environ 40 cas sur environ 65), le lion.

⁴ Voir *Lions, héros, masques, les représentations de l'animal chez Homère*, Paris, 1981.

⁵ Nous pensons bien sûr à des comportements marginaux, comme ceux que suppose la cryptie spartiate (sur ces questions, voir en particulier H. JEANMAIRE, *Couroi et courètes*, Lille-Paris, 1939). Mais il s'agit alors de rites d'initiation, qui renvoient à une image inversée de la réalité normale.

Examinons d'abord le cas du sanglier. Il apparaît dans un contexte spécifique, qui est celui de la chasse. Le sanglier fait face à des poursuivants, hommes accompagnés de leurs chiens, et généralement la scène, par delà la bravoure manifestée par l'animal, se termine par sa mort. On voit ce qu'il y a derrière ces comparaisons : la pratique de la chasse au sanglier dans la société aristocratique de cette Grèce « médiévale » et, surtout, sa valorisation idéologique qui en fait l'exploit héroïque par excellence (il suffit de rappeler le cas exemplaire du sanglier de Calydon), dont la connotation initiatique est par ailleurs nette⁶. Dès lors le guerrier homérique peut évidemment être comparé au sanglier. Mais de là à dire qu'il est un sanglier, qu'il se transforme en sanglier, il y a une marge. La comparaison, certes valorisante, à la différence de celle avec le loup, souligne sans conteste le courage du héros. Mais il n'en reste pas moins que cet animal reste marqué du côté de la sauvagerie, et apparaît avant tout comme l'objet et la victime de la chasse menée par les hommes : en réalité le guerrier se reconnaît plutôt du côté du chasseur que de celui de son gibier.

Avec le lion il n'en va plus de même. Car le lion l'emporte non seulement statistiquement d'une manière indiscutable, mais également par la valeur intrinsèque de la comparaison : le lion se présente comme le modèle du héros accomplissant son exploit. À de très rares exceptions près – et alors justifiées par le contexte, p. ex. par la mort prochaine du héros – le lion est toujours vainqueur, ne périt pas (ce qui le distingue clairement du sanglier). Il accomplit une *aristeia* solitaire en tout point comparable à celle des personnages humains que l'épopée met en valeur. Il étale son courage, sa force, met en fuite les hommes et emporte le bétail, n'hésitant pas à affronter les adversaires les plus forts. Par là il est un double évident du héros. Comme lui il pratique la razzia, la chasse au gros gibier. Comme lui, il oppose son individualité victorieuse à la foule anonyme et impuissante de ceux qui tentent de lui faire obstacle, et qui ne sont finalement pour lui que des occasions de montrer sa valeur. Comme le souligne A. Schnapp-Gourbeillon (p. 50) « symétrique du héros, il est son double idéal, celui qui incarne en permanence la plénitude des valeurs guerrières ». Il est donc normal qu'au cours du combat le héros devienne un lion, se conforme dans l'accomplissement de son *aristeia* à ce modèle.

S'agit-il pour autant de dire que, par le lion, le héros de l'épopée grecque redevienne un guerrier-fauve à la manière indo-européenne ? Il y a certes des analogies. C'est au cours du combat, par l'effet du combat que la comparaison se justifie. C'est alors que l'être humain se transforme, que le guerrier devient vraiment un lion. Mais l'effet de cette transformation apparaît très différent de celle du guerrier-fauve indo-européen sur un point essentiel. L'animalité du lion,

⁶ Sur ces questions, P. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie attique*, in *Annales(ESC)* (1968), p. 147-164, et *Le chasseur noir, formes de pensée et formes de sociétés dans le monde grec*, Paris, 1981; A. SCHNAPP, *Images et programme : les figurations archaïques de la chasse au sanglier*, in *RA* (1979), p. 195-218.

sa sauvagerie, son hétérogénéité par rapport à l'humanité normale ne sont nullement mises en relief dans ces comparaisons. Au contraire c'est en quelque sorte le lion qui se voit humanisé, à qui on prête un comportement qui est celui d'un homme plus que d'un animal sauvage. On ne peut donc absolument pas dire que la comparaison serve à souligner l'état de fureur qui naît du combat⁷. On ne peut par conséquent pas dire que le héros de l'*Illiade*, devenu lion dans le feu de l'action, retrouve par là le comportement, si ambigu et le mettant nettement en marge de l'humanité, qui était celui des *berserkir* germaniques.

Après ces remarques nous pourrions arrêter là notre enquête, et conclure, sans plus, que le modèle du guerrier-fauve indo-européen se révèle inadapté pour penser les combattants de l'épopée grecque. Faut-il évoquer donc, une fois de plus, l'originalité de la Grèce, la distance qu'elle a prise par rapport aux représentations indo-européennes ? Assurément la Grèce a évolué, et plus que d'autres secteurs du monde indo-européen : la différence que nous constatons entre les animaux, points de comparaison du héros homérique, et ceux en qui se métamorphosent les *berserkir* est flagrante. Mais il reste que – à notre avis – on peut tout de même retrouver certains échos de la vieille conception indo-européenne du guerrier au sein de l'épopée homérique.

Nous examinerons d'abord une illustration de ce fait dans une question qui n'est pas celle des guerriers-fauves, mais concerne un autre point de l'idéologie guerrière des Indo-Européens, ou plus exactement de leur mythologie : l'articulation de la représentation de la fonction guerrière entre deux aspects complémentaires – que l'on peut symboliser par les deux dieux indiens Indra et Vayu, ou leurs représentants dans l'épopée du *Mahabharata* Arjuna et Bhima⁸.

Il existe en effet dans l'*Illiade* deux guerriers qui forment indiscutablement un couple : les deux Ajax. Car il n'y a pas là simple similitude de nom : ils apparaissent effectivement très souvent en couple, agissant de concert et désignés par un duel. C'est même ce qui justifie la comparaison – étrange de

⁷ On a rapproché de cette fureur du guerrier indo-européen la notion grecque de *lussa*, qui n'intervient pas dans nos comparaisons (voir à ce sujet M. BRUCE LINCOLN, *Homeric lussa, Wolfish Rage*, in *IF*, 80 (1975), p. 98-105; mais G. DUMÉZIL, *La courtisane et les seigneurs colorés*, Paris, 1983, p. 181-181, souligne que cette notion n'a pas la signification militaire du *furor*). Mais le comportement du héros au combat fait plutôt intervenir, comme le souligne G. Dumézil, la notion, différente, de *menos*. Et le fonctionnement de cette notion est très différent de celui du *furor*. Mais cela ne veut pas dire que ce concept soit sans intérêt d'un point de vue comparatif. En fait Maria DARAKI a bien dégagé dans l'*Illiade* l'existence d'une polarité entre héros au *menos* et héros *daimont isos* (*Le héros rempli de menos et le héros daimoni isos, une polarité homérique*, *ASNP*, 3, 10 [1980], p. 1-24; *Personnages héroïques et initiation guerrière dans l'Illiade*, in *Questions de sens, études de littérature ancienne*, 2, Paris, 1982, p. 65-80). Et celle-ci correspond parfaitement à l'opposition guerrier civilisé / guerrier sauvage (dans cet ordre) : on verra en particulier les tableaux donnés par M. DARAKI (qui ne fait nullement intervenir la perspective comparative) p. 21 et 74-75.

⁸ Sur cette question, G. DUMÉZIL, *Mythe et épopée*, I, Paris, 1968, p. 63-65.

prime abord pour des guerriers – qui est faite entre eux et un couple de bœufs de labour (XIII, 703-708)⁹.

On a voulu voir dans cette étroite union des deux Ajax la figuration du combat hoplitique – pourtant bien différent de celui que met en œuvre l'épopée –, où chacun est solidaire de son voisin au sein de l'ensemble qu'est la phalange. Mais quelle que soit la validité de cette opinion, la liaison si souvent appuyée entre les deux Ajax ne doit pas masquer qu'ils se différencient tout aussi nettement, et s'opposent en une polarité que rend justement plus sensible leur aspect de couple.

En fait les deux Ajax forment un couple inégal. Il y a le grand Ajax (le fils de Télamon) et le petit Ajax (le fils d'Oilée), et leurs rôles ne sont pas identiques.

Le petit Ajax mérite cette appellation non seulement par sa taille par rapport à l'autre (II, 528-529 : « il est beaucoup moins grand que le Télamonide... sa taille est plus petite »), mais aussi par son importance nettement moins grande. Il intervient dans le poème sensiblement moins souvent que l'autre. Il convient surtout de noter des traits plus spécifiques. Le fils d'Oilée semble caractérisé comme un jeune (ce qui n'est pas le cas aussi nettement pour le Télamonide) : lorsqu'il se querelle avec Idoménée (XXIII, 473-498), il lui lance son âge à la figure, et de même Antiloque est sensible, lorsqu'il dispute l'épreuve de la course à pied avec Ulysse, à sa jeunesse par rapport à celui-ci (XXIII, 787-792). Ce qui peut être un corollaire, il est rapide (il apparaît en II, 527 comme « Ajax le bon coureur ») et de ce fait participe donc, lors des jeux funéraires en l'honneur de Patrocle, à l'épreuve de course à pied.

Plus caractéristique encore, il est doté d'un armement léger : il a une cuirasse de lin (II, 529), ce qui le distingue nettement de l'hoplite, avec sa panoplie lourde et notamment sa cuirasse de bronze. Certes l'épopée ne peut en faire un véritable combattant léger, un peltaste : il faut bien qu'il tienne sa place dans le poème, et joue son rôle au côté des autres héros ! Mais, il est remarquable qu'il soit à la tête du contingent des Locriens, qui est justement doté d'un armement léger, et présenté comme se battant de loin, par l'arc, d'une manière bien évidemment incompatible avec le mode de combattre normal du héros (XXIII, 712-722):

« Leur coeur n'est pas ferme au combat corps à corps, ils ne sont pas munis de casques en airain à l'épaisse crinière, de boucliers ronds, de javelots en frêne; ils sont venus en Troade avec leur roi, confiants dans leurs arcs et leurs tresses de laine, avec lesquels ils tentent maintenant d'enfoncer de la grêle de leurs traits les bataillons troyens »

On voit que s'attache à ces guerriers une connotation négative. Elle est encore plus soulignée dans le cas de leur chef. Il est querelleur, se dispute avec

⁹ Voir A. SCHNAPP-GOURBEILLON, *op. cit.* (n. 4), p. 32-33; aussi D. PAGE, *History and the Homeric Illad*, Berkeley, 1959, p. 232-238.

Idoménée pour savoir quel concurrent arrive en tête de la course de chars et s'attire ainsi de sa part de vifs reproches (« Ajax le malappris, très fort pour les querelles »). Il se comporte parfois au combat avec une cruauté qui est rare dans l'épopée, et manifeste alors un état de fureur anormale¹⁰ : après que le Troyen Imbrios eut été tué, il inflige un traitement outrageux à son cadavre – chose qui est, on le sait, très grave pour les Grecs (XIII, 202-204 : « lors le fils d'Oilée, mis en fureur par la mort d'Amphimachos, tranche le tendre cou, puis fait rouler la tête, l'envoyant comme un ballon rouler parmi la foule »). Le fait est d'autant plus significatif qu'Imbrios a été vaincu par les deux Ajax agissant de concert (ce qui leur vaut une comparaison, attendue, avec deux lions vainqueurs en XIII, 198-200). Seul des deux le fils d'Oilée se comporte ainsi, avec démesure, après la victoire.

Mais ce comportement excessif à l'égard d'un homme est à l'image de celui que le héros manifeste à l'égard des dieux. Il ne s'en soucie guère : ce qui lui vaut de perdre l'épreuve de course à pied face à Ulysse qui, lui, a songé à invoquer l'aide d'Athéna, qui s'empresse de faire glisser son concurrent sur une bouse de vache (XXIII, 740-797). Il se révélera même être un impie, un blasphémateur : sa mort est due au fait qu'il a, par ses injures, provoqué l'hostilité d'Athéna, et même celle de son protecteur habituel Poséidon, qu'il couvre d'insultes après qu'il l'eut pourtant sauvé, une première fois, d'un naufrage où la colère de la déesse l'avait entraîné alors qu'il revenait de Troie. Cette mort du fils d'Oilée, en impie blasphémateur, est déjà connue par l'épopée : l'*Odyssée* l'évoque en IV, 499-511.

Par rapport à ce personnage aux côtés étranges pour un héros épique, et souvent négatifs, l'autre Ajax, le fils de Télamon, apparaît plus classique, moins original. Mais cela justement mérite d'être souligné dans la mesure où cela le distingue de l'autre. Le Télamonide est grand, il est fort, on dit de lui qu'il est « le meilleur des Achéens après Achille » (voir II, 760-764) et « l'emporte sur tous par la largeur de ses épaules » (voir III, 225-229). Il est présenté comme un hoplite, et même comme un combattant très lourdement armé : son fameux bouclier ne comporte pas moins de sept couches de peaux de bœuf superposées ! Il est capable aussi de manifester intelligence et sagesse, et de ce fait prend part à l'ambassade envoyée auprès d'Achille retiré sous sa tente pour tenter de lui faire reprendre le combat. Surtout, il manifeste ces qualités par rapport aux dieux. Lorsqu'au chant XVI la volonté divine est que les Troyens l'emportent sur les Grecs, il est capable de le comprendre et d'en tirer les conséquences qui s'imposent : il ne s'obstine pas, mais cède au désir de Zeus et bat en retraite (101-122). Aussi sa fin n'est-elle pas celle d'un impie, puni par les dieux comme son homonyme. Il se suicide quand les Grecs décident d'attribuer à Ulysse plutôt qu'à lui les armes d'Achille, promises après sa mort au plus vaillant des Achéens. Cette tradition, bien connue à date ultérieure, est déjà

¹⁰ Sur le thème, C. SEGAL, *The Theme of the Mutilation of the Corpse in the Iliad*, Suppl. *Mnemosyne*, 1971.

évoquée brièvement dans l'*Odyssée* (XI, 543-564), et on peut noter que la victoire d'Ulysse est unanimement présentée comme due à la ruse, et non à une réelle supériorité à l'encontre du fils de Télamon. Celui-ci meurt d'une mort toute guerrière, sans démériter.

Ainsi il semble clair que le couple des deux Ajax conjugue et oppose à la fois deux types, distincts et complémentaires, de combattants : le guerrier lourd et le guerrier léger, le guerrier équipé et se mesurant à son adversaire en un combat régulier et celui combattant de loin, avec des armes comme l'arc qui ne sont pas celles de l'hoplite, également le guerrier civilisé, respectant un code et le guerrier sauvage, se comportant avec férocité, celui qui, jusque dans le feu de l'action, sait tenir compte des dieux et celui qui n'en a cure. L'existence d'une telle dualité au sein du monde de la guerre n'est pas inattendue chez les Hellènes. Elle correspond, au sein du monde grec, à l'opposition des éphèbes par rapport aux hoplites, soldats normaux, telle que P. Vidal-Naquet en particulier l'a bien dégagée¹¹; dans ce sens d'ailleurs les traits portant sur l'âge que nous avons cru entrevoir dans le cas du « petit » Ajax seraient parfaitement à leur place. Mais il est clair aussi que cette articulation, à laquelle la Grèce a fait jouer un rôle spécifique dans ses rites de passage et l'articulation de ses classes d'âge, prolonge en définitive la vieille polarité indo-européenne, qui au sein du monde de la guerre, distingue entre Indra et Vayu, entre Arjuna et Bhima, disons entre le combattant civilisé et le sauvage.

Cet excursus sur les deux Ajax suggère donc, selon nous, que les antiques catégories indo-européennes ne sont pas totalement inadéquates pour rendre compte des faits homériques. Ce cas montre que des traits de la figure du guerrier sauvage s'y trouvent présents, et s'y articulent par rapport à une autre conception de la guerre et de ses acteurs.

Doit-on alors aller plus loin et estimer, aussi, que la conception du guerrier-bête sauvage y a laissé des traces ? Il convient néanmoins tout d'abord de noter que, contrairement à ce que pourrait induire à penser l'analyse que nous avons faite du cas des deux Ajax, ce n'est pas du côté du « sauvage », donc de celui du fils d'Oilée, que se marque le plus le rapport avec les bêtes fauves. Pour les deux Ajax on trouve assurément, par le biais des comparaisons, une mise en relation avec les bêtes fauves, et en l'occurrence la principale de celles qui se manifestent dans l'épopée, le lion. Mais ce lion reste l'animal humanisé que nous avons évoqué, un pur archétype du héros. Dans ces conditions on ne s'étonnera pas que la comparaison concerne beaucoup plus le Télamonide que l'autre Ajax : on la retrouve à son propos en XI, 474-481, 548-547, XIII, 198-200, XVII, 133-136 (et on pourra ajouter qu'en XVII, 281-283 il est comparé au sanglier). Le fils d'Oilée ne bénéficie pour sa part de cette flatteuse comparaison qu'en XVII, 198-200, et alors en conjonction avec l'autre Ajax, pour leur victoire commune sur Imbrios.

¹¹ Voir références note 6.

Ce n'est donc pas de ce côté qu'on peut faire intervenir la référence aux guerriers-fauves indo-européens. Mais il est en revanche un épisode dans lequel le concept paraît garder toute sa validité : c'est cet épisode, mystérieux à bien des égards et isolé au sein de l'ensemble de l'œuvre, que constitue l'embuscade nocturne du chant X, dont est victime le Troyen Dolon, suivi bientôt par Rhésos et ses Thraces¹². Il est significatif qu'il mette en scène, du côté grec, deux héros qui présentent des traits bien particuliers : Ulysse, caractérisé par la ruse – ce qui n'est pas un trait héroïque ! – et qui est par bien des aspects franchement ambigu, et Diomède, qui lui aussi sort de la norme par certains aspects (poussé par Athéna, il n'hésite pas, simple mortel, à attaquer des dieux, Aphrodite puis le dieu de la guerre en personne, Arès : il ne faut pas oublier qu'il est le fils de cet impie notoire qu'a été Tydée; lors d'un échange rituel de cadeaux, avec Glaucos, en VI, 234-236, il n'hésite pas à bafouer la morale héroïque, en dupant son partenaire).

Cette « Dolonie » détonne dans toute l'œuvre – ce qui fait, évidemment, qu'on a souvent voulu y voir une interpolation ! C'est une reconnaissance et non un combat (d'ailleurs double, puisqu'à celle de Diomède et Ulysse du côté grec fait pendant celle de Dolon du côté troyen). Le cadre est nocturne. Ce n'est pas une victoire bien brillante : elle est acquise par un traquenard, à l'encontre de Dolon qui n'est qu'un piètre adversaire. Et elle se poursuit par le massacre de Rhésos et de ses guerriers, le vol de ses chevaux (suivi d'ailleurs par un retour des vainqueurs à cheval qui est même là un détail exceptionnel) : on a affaire à un carnage sanglant, une véritable boucherie, à l'encontre d'ennemis endormis, dont l'horreur n'est en rien édulcorée. Au reste cet exploit sera suivi d'une purification : les deux héros grecs iront se laver à la mer, grande purificatrice des souillures.

Il y a donc là, très clairement, un cadre spécifique, dont H. Jeanmaire et L. Gernet ont certainement eu raison de souligner les aspects initiatiques et les analogies avec la cryptie spartiate¹³. Mais, et cela seul importe à notre propos, il est patent que nous retrouvons aussi des traits qui renvoient au monde des guerriers-fauves indo-européens, et s'opposent au monde habituel de la guerre en Grèce, celui que représente l'hoplite, et déjà avant lui le héros homérique, combattant noblement au grand jour. Nous sommes dans le monde du « chasseur noir », pour reprendre le titre de l'ouvrage de P. Vidal-Naquet, et, par delà la Grèce, dans celui des combattants solitaires et sauvages du genre de Bhima.

On ne sera dès lors pas étonné que la référence animale soit alors constante, et appuyée, dans cet épisode, et autrement que cela se fait habituellement au travers de la comparaison. Les guerriers en présence renvoient

¹² Voir A. SCHNAPP-GOURBEILLON, *op. cit.* (n. 4), p. 104-131, auquel on pourra se reporter pour la bibliographie essentielle.

¹³ Voir H. JEANMAIRE, *op. cit.* (n. 5), p. 395-401, et L. GERNET, *Dolon le loup*, in *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris, 1968, p. 154-171 (= *Mélanges F. Cumont*, Bruxelles, 1936, p. 189-208).

clairement à des bêtes sauvages. Dolon est un homme-loup, à l'image de cette peau de loup dont il se revêt. Certes, comme le dit L. Gernet, c'est un « pauvre loup », et il finit comme victime. Mais, nous l'avons rappelé, il faut tenir compte du fait que l'image du loup n'est pas valorisée dans l'épopée, et ce guerrier-loup, très normalement, se révèle inférieur à Diomède et Ulysse qui, eux, renvoient à ces animaux beaucoup plus positifs que sont le lion et le sanglier. Car au déguisement de Dolon répond, symétriquement, un accoutrement animal pour les héros achéens. Ulysse prend un casque en peau de sanglier. Et Diomède se couvre d'une peau de lion. Le lion est supérieur au sanglier, nous l'avons vu : et effectivement c'est Diomède qui joue le rôle le plus actif dans l'épisode, c'est lui qui tue les ennemis. Mais, on le voit, le lion n'est plus ici vraiment l'animal noble, doublet du héros et dépourvu d'animalité qu'il est ailleurs. Comme le sanglier, il redevient un représentant du monde sauvage, opposé à l'humanité. Les lions qui sont évoqués, par le biais d'une comparaison, à propos des deux héros, en X, 297-299, sont dépeints « marchant dans la nuit, par le carnage et les morts, les armes et le sang noir » – scène qui détonne par sa sauvagerie par rapport à toutes les autres représentations de l'animal. Et lorsque la comparaison s'applique à Diomède seul, celui des deux qui a revêtu la peau de lion, c'est, comme l'a bien dégagé A. Schnapp-Gourbeillon (p. 116), pour dessiner le portrait d'un lion « agité de pensées mauvaises » (X, 482-487). C'est le seul passage de l'épopée où est ainsi mise en avant la sauvagerie, le goût de la violence gratuite, du meurtre pour le meurtre de celui qui apparaît partout ailleurs comme le noble animal. Il est pour une fois rendu à son animalité, et, à travers lui, Diomède, qui en a revêtu la dépouille, est devenu vraiment une bête sauvage, un homme-lion. Pour nous qui avons présente à l'esprit la conception indo-européenne des guerriers-fauves, le fait n'est pas surprenant, il traduit la persistance d'un lointain héritage. Mais c'est la seule fois, dans ce contexte si particulier, que l'antique modèle des combattants-bêtes sauvages hérité des temps indo-européens joue encore aussi clairement dans l'épopée homérique.

Dominique BRIQUEL